

JOURNAL DU CONFINEMENT

N°1 - 21 mars 2020

CE QUE JE VOIS DE MA FENÊTRE



Le printemps serait presque là. Le soleil émoustille brièvement le petit coin sauvage qui monte au pied du bâtiment. On aurait envie de sortir, d'aller se balader mais le gris est retombé et puis, se balader, ce n'est pas très *citoyen*. Ce que ce mot est agaçant. Pourquoi le détourner de son usage alors que *civique* existe ?

On n'en finit plus de boire des cafés, de lorgner sur l'écran du portable, d'allumer et d'éteindre la télé. On prend un livre, on allume une cigarette, on s'assied. On a pris, trônant sur l'étagère, *Vies minuscules* de Michon. On l'a lu déjà dix fois, jamais par contrainte comme c'est le cas aujourd'hui parce que c'est le seul éclat de lumière qui peut éclairer ce long confinement.

Vie d'André Dufourneau. Très vite, dès la deuxième page, cette phrase merveilleuse de simplicité et qui, on ne sait pourquoi, nous a frappé au cœur. Dufourneau revient d'Afrique, il visite la ferme où il a jadis travaillé et où la fillette grandie tient dans les bras un bébé, le narrateur. *“Trente ans, et le même arbre qui était le même et le même enfant qui était un autre.”*

On retombe sur la phrase et le même émerveillement nous saisit. Ce serait cela, écrire ? Faire que les mots, sitôt venus en tête et lâchés sous la plume, se glissent dans une autre tête et y explosent de la même façon... On est ému. On pose le Gallimard sur le bras du fauteuil, on se lève, on s'approche de la fenêtre et...



Joseph ! Dès que tout ça sera fini, on filera le voir et on jouera longtemps ensemble. Promis !

LE SOIR TOMBE...

L'après-midi s'est étirée. On a bouquiné, passé quelques coups de fil, des mails, de quoi se rassurer si besoin était. À vrai dire, on n'a guère de raisons de s'inquiéter : même en Italie, les statistiques ne font pas vraiment peur : on a eu, l'an dernier, deux fois plus de morts en France alors que ce n'était qu'une grippe banale, sans nom. On se rassure...

Le soir tombe assez vite. On tire les rideaux, on allume la télé. Sur toutes les chaînes, ça ne parle que de ça. Crispant ! Alors on prend sur l'étagère l'album de photos. On sourit de se voir bébé, plutôt boulot, on s'émeut de revoir les visages des frères et sœurs *“quand ils étaient jeunes”*. Les photos, c'est aussi la seule chose que l'on ait jamais connue du grand-père mort en 1941, le grand-père maternel. Le paternel, on n'en a même jamais entendu le prénom. Ce visage-ci on le reconnaîtrait entre mille. Et même, en se concentrant, on croit entendre furtivement, deux secondes, le timbre de sa voix dans le creux de l'oreille. Elle murmure, on s'approche, elle est dans son dernier lit et elle vous dit *“Tu as été un bon fils”*. Ce soir elle dit aussi *“Je suis là”*...

